

Les quatre saisons

Guy Boulizon

Numéro 1, hors-série, automne 1990

L'architecture de paysage au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulizon, G. (1990). Les quatre saisons. *Continuité*, (1), 80–80.

nous bâtissons pour que les murs restent debout
 Marie Babineau c'est le nom que je donne
 sur ce mur cette trace définitive
 qui se répercute sur ma mémoire
 qui me tient lieu de journal
 B. Marie Babineau ce nom que j'ai écrit
 sur les planches de la coque
 tu reprendras la mer comme avant
 tu perceras la vague je serai capitaine
 nous dériverons jusqu'à la nuit
 jusqu'à la fin de ce voyage
 jusque dans ton lit parfumé
 d'algues et de fleurs
 mouvance étonnante
 ce que je crains n'arrivera pas
 le destin ne peut tarir nos errances fugaces
 nos souplesses inventées
 les marais grandioses se perdent
 dans ce silence opaque
 la patience qu'il nous faut pour partir
 repasser comme des souverains de naissance
 dans ce calme la luminosité
 et ces trilles des dragons absents
 émeuvent encore et laissent leurs traces
 dans nos âmes
 je suis sur le versant nord de cette lagune
 irisée de fleurs blanches de pluies d'étoiles
 les hommes désertent ces lieux
 ils se perdent aux abords brumeux des tavernes
 où les propos meurent dans les bars des filles
 la mer reprend son lent balancier
 transporte des cris d'oiseaux et d'hommes absents
 nos rires se confondent aux pleurs
 la confusion nous suit nous nous taisons
 le craquement du bois s'entend de très loin
 j'en porte le poids comme des traces
 laissées dans le sable
 traces blanches durcies par de longs détours
 nous sommes si heureux que la joie nous aveugle
 les moutons basculent au-dessus de nos têtes
 tourbillonnent comme des clowns fous
 tout coule avec ivresse avec lassitude
 les démons se peignent en vert
 les éclaboussures prennent le statut de graffiti
 les routes s'étendent du nord au sud
 le sable coule sur les routes blanchies
 nous nous taisons indéfiniment
 le roux des blés ressemble à nos femmes
 ton nom imprimé en lettres noires
 je te dis que la terre tremble
 ce que j'appelle la terre ressemble à l'eau
 fuyante et implacable
 images de champs mouillés
 de mers décolorées
 de sourires énigmatiques
 de traces ininterrompues
 de bateaux renversés
 de nuages incommodes
 de maisons détruites
 de territoires usurpés
 la terre tremble
 et nous nous taisons indéfiniment



LES QUATRE SAISONS

Le paysage, vu par un peintre.

par Guy Boulizon

Le paysage m'a toujours habité. Depuis l'enfance, les deux dimensions intérieures de l'espace et du temps me possèdent constamment. Lorsque je commençai à écrire, nombre de mes récits s'inspirèrent de ces deux archétypes. J'étais fasciné par les multiples aspects de l'espace. Quant au temps, j'ai longuement songé, au doctorat, à travailler sur le thème: «Comment le temps métaphysique s'est transformé en durée mécanique».

C'est dire qu'en peinture, je privilégie le paysage. L'espace modifié par le temps, éclairé par la lumière omniprésente, est composant de cette inspiration. J'exécutai ainsi d'innombrables paysages traditionnels que personne ne vit jamais.

Mais des événements survinrent qui me marquèrent: Mai 68 en France, Octobre 70 au Québec. La lecture de Gaston Bachelard transforma ma façon de voir. Le paysage n'est plus interprétation de la nature mais métamorphose. Espace, temps et lumière basculent pour donner une vision mystérieuse (et donc poétique) des apparences de la réalité. Le tableau *Les quatre saisons* me fut d'ailleurs inspiré par une phrase de Bachelard: «Au ciel, les grandes divinités sont les saisons...»